

JOURNAL DE LYON ET DU MIDI.

Cette feuille devance d'un Jour à Lyon et dans le midi, les Journaux de Paris, pour les nouvelles de Paris et du Nord; et de plusieurs jours pour les nouvelles du midi de l'Europe.

On s'abonne à Lyon, au bureau du Journal, place St-Jean, N.° 3; chez Manel, libraire, place Louis-le-Grand, N.° 20; et chez Chambet, libraire, rue La'ont; dans les départemens, chez tous les Libraires et les Directeurs de postes. Prix: pour 3 mois, 15 francs; pour 6 mois, 30 francs, et 60 francs pour l'année, franc de port pour la France; les abonnemens à l'étranger doivent 2 francs de plus par trimestre. On ne recevra que les envois francs de port. S'adresser pour ce qui concerne la rédaction, au Directeur du Journal de Lyon, place Louis-le-Grand, N.° 1, à Lyon.

LYON, 6 août.

Un accident très-grave est arrivé hier aux Montagnes italiennes par l'imprudence d'un spectateur qui a voulu traverser les galeries au moment où un char passait; renversé par le char, il est mort peu de temps après.

— Un dragon a été dangereusement blessé en duel par un de ses camarades.

— M. le vicomte de Châteaubriant a donné sa démission des fonctions de ministre de France près la cour de Prusse.

(Journal de Paris.)

— Le bruit courait dernièrement à la bourse de Francfort, que l'escadre anglaise de la Méditerranée, commandée par sir James Moor, qui récemment est arrivée de Malte à Cortou, a fait voile de ce dernier port pour entrer dans les Dardanelles. Quoique ce fait ait besoin de confirmation, il n'a pas laissé de causer beaucoup de sensation.

— Le héros napolitain, Guillaume Pépé vient d'éprouver une nouvelle mésaventure sur les frontières de Portugal. Son courage a encore été mis à l'épreuve, et il s'en est tiré comme de coutume. Il a été, ainsi que son compagnon de voyage, le colonel Pisa, complètement dévalisé par des voleurs. Voici en quels termes le journal portugais *Diario do Governo*, du 28 juillet, rend compte du fait: « Le 13 du courant, le général Guillaume Pépé, accompagné du colonel Pisa, partis d'Estremoz dans une voiture de poste, ont été attaqués par cinq voleurs, dont deux étaient à cheval. Ils se sont emparés de sommes considérables en or d'Espagne et de Naples, et de beaucoup d'objets d'une grande valeur qui pourront facilement faire reconnaître les voleurs aux autorités locales, pour peu qu'elles prennent les mesures nécessaires, et qu'elles veuillent y mettre de la vigilance. » Le *Diario* ne parle pas de la vigoureuse résistance qu'aura sans doute opposée aux brigands le Léonidas des Abruzzes.

— On mande de Chambéry, le 26 juillet: « Il y a eu successivement à Aix, depuis l'ouverture des bains jusqu'ici, environ six cent cinquante étrangers, parmi lesquels on a remarqué S. A. la princesse Lowenstein-Vertheim-Freudenberg; M. de la Martine; M. Zeerleder, conseiller-d'état de Berne; MM. de Candolle, Gingens et Rigaud, conseillers-d'état de Genève; M.^{me} la princesse Henin; M. de Lally-Tollendal, pair de France; M.^{me} de la Roche-Jacquelin; M.^{me} la marquise de Pastoret; M. de la Tour-du-Pin, ambassadeur de France à la cour de Sardaigne; M.^{me} la comtesse de Saclun; M. le maréchal duc de Raguse, pair de France; M. le comte de Boignes; M. de Falzen, capitaine de la marine royale de Danemarck; M.^{me} Lepelletier de Morfontaine; M.^{gr} l'archevêque de Chambéry; M. le comte de Balbo, ministre-d'état de S. M. le roi de Sardaigne, etc., etc.

— Voici quelques détails sur l'éruption du volcan de l'île Bourbon:

« Le 27 février, à dix heures du matin, le temps étant couvert, on entendit un bruit épouvantable, semblable à celui d'un fort coup de tonnerre, et qui fut produit par l'explosion d'une colonne de feu et de fumée vomie par le cratère du volcan. La clarté du jour s'opposait à ce que l'on pût jouir pleinement de cette brillante horreur. Mais la nuit étant survenue, on aperçut une gerbe formée par des tourbillons de feu et de matières enflammées, s'élevant avec majesté à une hauteur prodigieuse, et retombant avec un fracas qui imprimait la terreur. La clarté qu'elle répandait était telle, que dans toute l'étendue de ce quartier, on pouvait lire une lettre à la lueur de ce prodige. Vers le milieu de la nuit, on distingua trois rivières de feu s'ouvrant un passage dans le haut de la montagne, un peu au-dessous du cratère, et prenant une direction perpendiculaire au grand chemin. Le 9 mars, l'une d'elle l'avait déjà traversé en y laissant un pignon de lave de cinq ou six pieds de haut sur vingt de base, et roulait à la mer sur une étendue de trente gaulettes en faisant rejaillir l'eau à une hauteur si considérable, qu'elle retombait en forme de pluie. Au moment de l'éruption, il s'établit dans les environs du volcan une pluie fine, composée de cendre noirâtre, de fils de verres couleur d'or et de parties sulfureuses. Cette pluie a duré deux heures. Le 9 mars nous éprouvâmes un tremblement de terre qui fut si prompt et de si peu de durée, que l'on ne put en saisir la direction.

» Depuis le moment de l'éruption jusqu'à ce jour, le volcan n'a pas cessé de brûler, mais en parcourant diverses périodes. Le 1.^{er} de ce mois il rendit une si grande quantité de fumée, que la tête de l'île en était couverte. Le 2, les pluies ont été si abondantes, que le bras de lave rendu à la mer s'est éteint, et le 4 l'on a pu le traverser sans courir de grands dangers. »

— Une lettre datée du pays de Guzurat et insérée dans un des derniers cahiers du *Courrier de Bombay*, rapporte l'exemple suivant d'un Bania mort volontairement de faim.

« Les Jaina-Banias sont dans l'usage de jeûner pendant huit jours chaque année. L'un d'eux prit la résolution de jeûner pendant trente jours. Il commença son jeûne le 26 juillet de l'année dernière, et le finit le 25 août. Ensuite il prit un peu de nourriture pendant quatre jours; après quoi il déclara vouloir s'abstenir entièrement de nourriture le reste de sa vie. Le 30 octobre il mourut, après avoir jeûné soixante-six jours (déduction faite des quatre jours ci-dessus mentionnés), pendant lequel temps il n'avait pris que de l'eau chaude. Son corps, comme on peut se l'imaginer, était entièrement décharné, mais il a conservé ses facultés intellectuelles jusqu'au dernier moment. Ayant acquis par là le titre de saint, son corps fut accompagné au bûcher par tous les Banias de la ville, avec la pompe et les cérémonies usitées en pareil cas. »

— On lit dans l'Oracle, l'extrait suivant d'une lettre de Lille, du 27 juillet:

Jamais les provinces du nord de la France n'ont été dans un aussi grand état de prospérité, surtout la Picardie, l'Artois et la Flandre française. Le commerce y est actif, florissant, et les manufactures emploient une multitude de bras, tant nationaux qu'étrangers; St-Quentin, Roubaix, Turcoing, Amiens et beaucoup d'autres villes, augmentent chaque jour leurs ateliers; le débit de toutes les productions des manufactures nationales est considérable, ce qui amène nécessairement l'aisance dans toutes les classes de la société. Si l'on joint à cela un dégrèvement dans les contributions, l'absence du service de la garde nationale, aujourd'hui devenu inutile, la prohibition des marchandises étrangères, et la paix profonde qui règne dans nos contrées, l'on sera convaincu que depuis l'époque de la révolution, nos espérances de bonheur n'ont jamais été mieux fondées; aussi l'esprit public s'améliore-t-il de plus en plus, et les divergences d'opinions deviennent chaque jour plus légères. La mort de Buonaparte, qui a revêtu dans toute l'Europe, n'a fait parmi nous que peu de sensation.

Parmi les papiers apportés en Angleterre, après le décès de Buonaparte, il y avait un gros paquet destiné, d'après une adresse écrite par Buonaparte lui-même, à S. M. l'empereur d'Autriche. On affirme que le général Eertrand a confié ce paquet à un officier anglais, après lui avoir demandé sa parole d'honneur, de ne le remettre qu'à l'ambassadeur autrichien, ou à une personne déléguée à cet effet par l'ambassadeur. Immédiatement après l'arrivée du bâtiment, le marquis de Londonderry invita l'ambassadeur, prince Esterhazy, de recevoir ces dépêches à bord du bâtiment, ou d'y envoyer un fondé de pouvoirs; mais le prince déclara qu'il jugeait inutile d'employer tant de formalités, ajoutant que, d'après les relations intimes d'amitié, qui subsistaient entre les deux cabinets, il recevrait avec plaisir ces papiers des mains du marquis de Londonderry, et qu'il le pria par conséquent de les transmettre au ministère britannique. Ils ont été depuis envoyés ici. On croit généralement qu'ils contiennent les derniers legs de Buonaparte à son fils.

— On lit dans un historien latin que, dans toutes les affaires d'éclat qui ont illustré les armées romaines, il y a à parier qu'il se trouvait un Gaulois. En dépit des partisans de la dégradation de l'espèce, il paraît que nous n'avons point dégénéré. On peut dire avec orgueil qu'il se trouve des Français partout où il y a de grands périls à courir et beaucoup de gloire à gagner. C'est à des réfugiés

LOTÉRIE ROYALE DE FRANCE.

Tirage de Paris, du 5 août 1821.

Numéros sortis 44 — 5 — 80 — 40 — 57.

SPECTACLES du 6 août.

GRAND-THEATRE. — Pour la sixième Représentation de M. Damas, *Le Philinte de Molière*. — La Jeunesse de Henri V. — M. Damas remplira les rôles d'Alceste et d'Orchestre.

THEATRE DES CELESTINS. — Pour le second début de M. Marius Maurin, *L'Homme à trois visages*; M. Marius Maurin remplira le rôle de Vivaldi. — Douvres et Calais. — Prévile et Tacconnet.

français que les habitans de la Nouvelle-Orléans font honneur de la victoire qu'ils remportèrent sur les Anglais dans la dernière campagne. Ce furent des Français qui contribuèrent au gain de la bataille qui assura l'indépendance du Chili. Il y avait aussi un Français dans ce glorieux bataillon sacré qui s'est fait exterminer par les Turcs, après leur avoir fait acheter si cher une honteuse victoire. Il se nommait Bordier, et il a trouvé la mort sur le champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur. Cette fois la fortune n'a pas été favorable aux rangs qui renfermaient un enfant de la France; mais les hommes qui ont si souvent vaincu sont dignes de mourir aux Thermopyles.

(Extrait d'une lettre particulière.)

Au 16 de ce mois, le bruit était général à Varsovie que les troupes russes stationnées sur les frontières de la Turquie, avaient déjà, depuis le 7 juillet reçu l'ordre de les franchir et de se porter en avant. On disait même que quelques affaires d'avant-postes avaient déjà eu lieu. On attend avec la plus vive impatience des nouvelles ultérieures.

A Vienne on assurait qu'un courrier extraordinaire avait été expédié pour Pétersbourg, et qu'il était porteur d'une note de la plus haute importance du cabinet de Londres relativement aux affaires de la Turquie. On croyait que l'Angleterre avait de nouveau offert de la manière la plus formelle sa médiation. Elle avait d'abord été appuyée par l'Autriche, mais il paraîtrait que cette puissance a tout à coup apporté de grandes modifications à sa politique, et qu'elle serait plus que jamais d'accord avec le cabinet russe.

Les troupes autrichiennes qu'on a fait venir de la Bohême et d'autres provinces voisines, commencent à arriver à leur destination. On estime à 100,000 hommes la force de l'armée autrichienne qui se rassemble sur les frontières de l'Est.

On s'attend à chaque instant à Vienne à voir paraître le manifeste de la Russie. Il y a lieu de croire, qu'au moment même de cette publication, le territoire ottoman sera déjà envahi. Cette puissance doit employer dans cette guerre, trois armées dont la force s'élève à plus de 200,000 hommes.

Le lieutenant-général et adjudant de l'empereur Alexandre, de Schouvaloff, vient d'arriver à Berlin, venant de Pétersbourg. On le croit chargé de faire une communication importante au gouvernement prussien relativement aux affaires de la Turquie.

— On remarque que la *Gazette de Petersbourg* a répété la nouvelle publiée dernièrement par quelques feuilles allemandes et françaises, qu'un bâtiment sous pavillon russe qui naviguait sur le Danube, aurait été capturé par les Turcs, qui auraient jeté à l'eau tous les hommes composant l'équipage.

Un certain Heltman, qui a mis en vente à Varsovie la constitution polonaise du 3 mai 1791, à raison de deux gros polonais par exemplaire, a été condamné à plusieurs années de prison. Le gouvernement a considéré cette publication comme tendante à exciter le mécontentement des Polonais contre l'acte constitutionnel qui leur a été donné par l'empereur de Russie.

GUERRE D'ORIENT.

On apprend de la Morée, que tous les châteaux de la péninsule, y compris celui de Patras, sont au pouvoir des insurgés, et que la péninsule est entièrement débarrassée des Turcs. Quelques musulmans paisibles vivent sans trouble à la campagne, sous la protection des Grecs.

Le grec Perrhebos a complètement battu le pacha de Negrepoint, qui, à la nouvelle des progrès des Grecs, dans la Phocide, en Béotie, etc., était accouru à la tête de 3,000 Turcs. On dit que le pacha est lui-même parmi les morts.

ZANTE, 17 juin : On lit dans nos journaux la lettre suivante :

« Depuis ma dernière de grands événemens ont eu lieu en Turquie. Je ne suis plus à Constantinople, et je puis du moins vous écrire quelques mots pour vous faire connaître ma nouvelle situation, et ma nouvelle résidence. Comme chrétien, je ne pouvais séjourner plus long-tems à Constantinople sans exposer ma vie. L'enfer seul peut donner une idée juste de cette ville. Pour avoir tout à craindre, peu importe que l'on soit Grec, Servien, Valaque ou Franc : tout ce qui est chrétien, tout ce qui n'est pas musulman, court le même danger, et est une victime dévouée à la mort. A la fin, je suis arrivé en lieu de sûreté, et je commence à respirer. Si le tems me le permettait, je pourrais vous donner de grands détails sur les affaires des Grecs; mais je suis forcé de me borner à vous instruire d'un seul événement qui excite l'attention générale.

» Les Grecs ont long-tems attendu avec impatience et anxiété l'arrivée d'un personnage mystérieux qui doit les délivrer, et leur assurer une indépendance permanente. Ce prophète, ce Messie est enfin parmi eux, et ils se croient au comble de la prospérité. Je ne sais rien de positif ni d'authentique sur sa personne. Dans des circonstances pareilles, il est difficile, il est impossible d'arriver jusqu'à la vérité à travers mille fictions extravagantes. Chacun raisonne à sa manière. Quiconque ne sait pas combien est vive, je pourrais dire combien est volcanique l'imagination des habitans de ces contrées, ne peut se faire une idée de l'enthousiasme que l'arrivée de ce personnage a excité dans la Grèce. Tout ce qui paraît certain c'est qu'un vaisseau américain de 18 canons, l'a conduit ici. Ce vaisseau avait été suivi, pendant toute sa route, depuis le Cap de Bonne

Espérance, par plusieurs vaisseaux anglais, mais l'américain était si bon voilier qu'ils n'ont pu l'atteindre. Il a surmonté toutes les difficultés, et, glissant sur les eaux avec la rapidité de l'oiseau, il est arrivé heureusement dans le port de Navarino. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. De petites circonstances produisent souvent de grands effets; et sous le rapport politique il n'y a rien d'indifférent dans le conflit des passions humaines.

NOUVELLES THÉÂTRALES.

Mlle Marigny a continué ses débuts par le rôle de Fanchon; c'est une maladresse qui ne lui a pas autant nui qu'on pouvait le prévoir, parce que le public du vaudeville n'est pas celui de Mlle Marigny; et dans le rôle de Floreska de la Tête de bronze hier, elle a reconquis les suffrages qui devait faire oublier les justes sifflets du samedi.

— Marius Maurin sera bientôt le favori du mélodrame; il a la voix sourde, les poumons pleins de force, et se met en fureur de très-bonne grâce. Quelles chances de succès!

— Au Grand-Théâtre, Damas a continué ses représentations par le rôle de Don Juan du festin de Pierre. La chaleur excessive, contraignait les intérêts de cet acteur qui méritait un accueil plus empressé.

PARIS, 3 août.

Saint-Cloud, le 3 août 1821.

Bulletin de la Cour.

S. M. après avoir entendu la messe dans ses appartemens a travaillé avec ses ministres.

A trois heures, le Roi est sorti en calèche.

Les enfans de France se sont promenés dans le petit parc.

— Le conseil-royal d'instruction publique a adressé à M. de Corbières une lettre par laquelle il lui exprime les regrets les plus vifs sur son départ.

— On dit que M. le duc Decazes part cette nuit.

— On annonce comme devant paraître bientôt un nouvel ouvrage de M. vicomte de Châteaubriant, intitulé : *Cinq chapitres de politique faisant suite au Conservateur*.

— M. Ravez est parti pour Bordeaux.

— Le duc Grammont et sa fille lady Ossulton ont donné à Londres une fête splendide, en l'honneur du couronnement, dans *Almack's Rooms*. Le roi a honoré le bal de sa présence; S. M. ne s'est retirée qu'à deux heures du matin. On ne comptait pas moins de 1100 bougies dans le principal salon. La table du roi et des ambassadeurs extraordinaires était de 44 couverts; il y en avait 400 dans les pièces voisines; on a beaucoup admiré la beauté et l'excellence des fruits de France qui couvraient les tables.

Les brillantes voitures, les six valets de pied en livrée jaune galonnée en argent, et les deux coureurs basques du duc de Grammont continuent à avoir tant de succès à Londres, qu'au dernier cercle de la cour, des hommes placés sur le premier rang de la foule des curieux trafiquaient de leurs places, et les vendaient depuis 1 schelling jusqu'à 3 aux personnes avides de contempler les équipages de S. Exc.

— Le comte de Palma, fugitif du Piémont, par suite des troubles survenus dans ce pays au mois de mars dernier, fut forcé par la tempête de relâcher à Monaco. Il fut arraché de force de cette terre que le malheur avait rendue sacrée.

Transféré à Turin et traduit le 19 juillet dernier devant une commission militaire, il a été condamné à mort. Cette sentence n'a point été mise à exécution; la délégation royale a ordonné qu'il serait reconduit sur le même rivage où il avait été arrêté.

Nous remarquons avec plaisir cet hommage au principe qui rend sacrés le droit des gens et l'humanité.

— La cour de cassation, section criminelle, a jugé hier une question neuve en matière de calomnie et de diffamation. Voici l'espèce :

Quatre cent soixante-onze habitans de Salies ont dénoncé le maire et le premier adjoint de leur ville, dans une pétition à la chambre des députés, comme rétentionnaires des deniers provenant de la vente des eaux salées de la ville. Sur les observations de plusieurs députés, la pétition fut renvoyée au ministre de l'intérieur. Dans cet état, le maire et l'adjoint inculpés ont présenté à S. Exc. un mémoire justificatif; mais au lieu de se tenir dans ce mémoire dans les bornes d'une légitime défense, ils ont profité de l'occasion pour attaquer personnellement M. Titon Bergeras, avocat à Salies qu'ils supposaient être l'auteur de la pétition à la chambre, ils l'ont traité notamment de délateur d'habitude, de calomniateur de profession, etc.

Plainte en calomnie et en diffamation par M. Titon Bergeras devant le tribunal correctionnel d'Orthez; jugement qui déclare les prévenus coupables des faits à eux imputés; appel par les prévenus; arrêt de la cour royale de Pau, chambre correctionnelle, qui infirme le jugement de première instance, et qui déclare n'y avoir lieu à suivre; attendu que les parties sont en présence de S. Exc. le ministre de l'intérieur, et vu le sursis que prononce l'art. 23 de la loi du 25 mai 1820.

M. Loiseau, plaidant pour son confrère M. Titon Bergeras, a soutenu que cet arrêt contenait un véritable déni de justice et une fautive application de l'art 24 cité.

Ce moyen a été accueilli, et l'arrêt de Pau a été cassé sur les conclusions conformes de M. Hua, avocat-général; M. Lejori de Neuf-villette plaidant pour les intervenans.

EXTÉRIEUR.

Londres, 30 juillet.

Fonds Publics. — Actions de la banque, 231 1/2; 3 pour 0/0 réd., 74 1/8; 3 pour 0/0 consolidés, 73 1/8; 4 1/2 pour 0/0, 93 1/2; 5 pour 0/0, 107; 5 1/8; consolidés à termes, 74 3/8.

La terreur panique qui régnait à la Bourse était passée, et la confiance rétablie en grande partie, lorsque samedi, sur les quatre heures, l'alarme se répandit de nouveau et produisit une baisse d'un pour cent. Aujourd'hui, après-midi, les grandes ventes ont continué, et à une heure, les trois pour cent consolidés étaient à deux pour cent plus bas que samedi. Les causes de cette baisse extraordinaire sont des rapports exagérés sur la Russie et la Turquie, et sur des ordres qu'on dit avoir été donnés par l'amirauté pour envoyer promptement une escadre dans la Méditerranée, ou se rendraient aussi les forces navales venant de Ste-Hélène.

Tous nos journaux s'occupent plus ou moins aujourd'hui des affaires de la Grèce et des probabilités d'une guerre entre la Russie et la Turquie. Le morceau le plus intéressant à ce sujet se trouve dans le journal du ministère le *Courrier*, sous la rubrique de Paris et la forme d'une lettre. Le voici mot pour mot :

Paris, 26 juillet.

On ne peut nier qu'un nouvel état de choses ne soit sur le point d'avoir lieu en Europe. Il ne peut y avoir qu'un observateur superficiel qui ne s'y soit pas préparé, et ne l'ait entrevu comme une conséquence de l'arrangement conclu à Paris à la fin de 1815, entre toutes les puissances de l'Europe (excepté la Turquie), et qui a délivré la Russie d'un ennemi qu'elle craignait, et augmenté sa puissance et son territoire. Le dénombrement et la chute de l'empire ottoman, auquel sa longue décadence le fait aboutir, aurait déjà eu lieu depuis long-temps, si cet événement n'avait pas été différé par la révolution française et par les vicissitudes des guerres qui en sont résultées. La guerre qui se termina par le traité de Bucharest en 1812, aurait accéléré, sinon complété, la ruine de la puissance turque, si la Russie, menacée d'une invasion de la part d'un ennemi plus puissant, ne s'était pas montrée aussi disposée que la Porte à mettre un terme à cette lutte. Cependant ce traité de paix ayant fixé la Pruth pour limite entre les deux empires, la Russie y gagna près d'un tiers de la Moldavie, y compris les forteresses importantes de Choczim et de Bender, et toute la Bessarabie, avec Ismail et Kélia. Dans une guerre précédente cette puissance s'était déjà rendue maîtresse de tout le territoire situé entre le Bog et le Dniester, comprenant Ochazow; et en faisant ainsi toujours de nouvelles acquisitions aux dépens de la Turquie, elle s'est assurée, dans le cas d'une guerre future, une entrée facile dans le cœur des provinces qui restent encore en Europe à cette dernière. Il était évident que les choses ne pourraient rester sur ce pied entre les deux puissances, quoique le cours des événemens ait été différent de celui que l'on présageait d'abord. L'indépendance de la Grèce ne doit plus désormais être rangée au nombre des événemens improbables; de sorte que l'empire ottoman a dans son propre sein un ennemi presque aussi formidable que celui auquel il est obligé de tenir tête au dehors.

Si nous pouvons ajouter foi aux derniers récits insérés dans les gazettes allemandes (qui à la vérité ne sont pas une autorité bien digne de confiance), les Grecs se sont déjà rendus maîtres de l'Archipel et ont même effectué leur entrée dans les Dardanelles. Il est difficile de s'attendre que les Turcs puissent soumettre les insurgés grecs. D'ailleurs leur attention est principalement tournée vers les mouvemens des Russes, auxquels ce serait vouloir ouvrir un passage facile jusqu'aux portes de Constantinople, que de détacher contre les Grecs des forces un peu considérables.

Nous ne sommes instruits que d'une manière très-peu exacte de la nature réelle et du caractère des événemens qui sont survenus dans l'empire ottoman. Il n'est pas à croire que la Porte veuille provoquer la Russie; et cependant les récits insérés dans les journaux allemands et dans les nôtres la représentent comme ayant commis la première agression. Il est très-naturel que la Porte soupçonne la Russie d'être favorable aux insurgés grecs, qui concourent à accomplir ses projets politiques en affaiblissant la puissance des Turcs et en détournant leur attention. La Russie ne peut, sous aucun rapport, voir avec déplaisir la marche que prennent les événemens en Grèce.

La question qui se présente est donc de savoir quelle doit être la politique de la France et de l'Angleterre dans les conjonctures présentes. Il serait absurde de supposer que l'une ou l'autre de ces deux puissances puisse rester spectatrice indifférente d'événemens de cette nature. Elle ne le pourrait pas quand elle le voudrait, et elle ne le devrait pas quand elle le pourrait. Vos îles Ionniennes, situées si près des côtes de la Grèce et de la Morée, ne peuvent que se ressentir des troubles de ces contrées. Vous ne pouvez, non plus, être indifférens au sort qui paraît menacer Constantinople, à moins qu'une médiation puissante ait lieu immédiatement en faveur de cette ville.

Il serait inutile de répéter une chose connue des politiques les moins instruits, savoir que la possession de Constantinople a toujours été le projet favori de la cour de Saint-Petersbourg. Il est également notoire que les circonstances n'ont jamais été plus favorables à l'exécution de ce projet. Les succès des armes de la Russie contre Bonaparte lui ont donné plus de confiance et de force, et nous ne pouvons supposer, sans ridicule, que l'ambition d'une nation diminue à mesure que sa puissance s'accroît. La manière dont

(3)

l'empereur Alexandre a appuyé la politique de l'Autriche par rapport à l'Italie, lui a donné de grands droits à la reconnaissance du cabinet de Vienne, et il n'est pas probable qu'il éprouve de la part de ce dernier aucune opposition rigoureuse à ses desseins sur la Turquie. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans l'examen de la question de savoir s'il est sage de la part de la Russie de concevoir de tels projets, et si elle n'agirait pas, sous ce rapport, aussi impolitiquement que Bonaparte, lors de son invasion de l'Espagne. Il est également inutile de faire voir que la possession même de Constantinople n'entraînerait pas nécessairement la conquête de la Turquie. Nous avons vu en Espagne quelle impulsion vigoureuse peut donner à un empire la destruction d'un gouvernement faible. La Russie ne pourra jamais compléter, sans opposition, la soumission entière de la Turquie, alors même que la politique du reste de l'Europe, lui permet de l'entreprendre. Elle pourrait, à la vérité, effectuer la destruction du gouvernement actuel; mais il pourrait s'élever de ses cendres une nouvelle puissance plus dangereuse, parce qu'aux moyens et aux ressources de l'ancien gouvernement, elle joindrait plus d'impétuosité, d'audace et d'énergie.

Mais quelle sera la politique de la France et de la Grande-Bretagne? Il est tellement évident qu'elle consistera d'abord à offrir leur médiation, que nous ne pouvons nous refuser à penser que cette marche ait déjà été suivie. Mais si la médiation de ces puissances est refusée, doivent-elles s'engager dans une guerre? Les remontrances contre tous les abus quelconques, l'offre d'arranger les différends entre les puissances belligérantes, ne nous obligent pas nécessairement à nous joindre à l'une d'elles contre l'autre; mais il ne peut jamais être d'une faible conséquence d'exprimer et de constater l'opinion d'une puissance indépendante et impartiale. Il est de la politique tant de la France que de l'Angleterre, d'empêcher la destruction de l'empire turc, et de laisser le croissant dominer à Constantinople.

L'indépendance des Grecs est un sujet que nous traiterons avec plus de doute et d'hésitation, parce que personne ne peut ignorer sous quelle oppression ils ont si souvent gémi, et parce que la seule pensée de voir la liberté rendue à la Grèce, réveille des idées délicieuses de bonheur futur pour le genre humain. Ne nous hâtons pas trop toutefois de croire qu'il suffise de faire cesser la domination des Turcs pour retrouver cette même race d'hommes auxquels nous avons été constamment accoutumés à appliquer le nom et le caractère de Grecs. N'oublions pas non plus que les Albains, quoiqu'ils puissent avoir encouragé l'insurrection des Grecs, seront, à la fin, le plus grand obstacle à leur émancipation. Peut-être les aideront-ils à arracher le sceptre des mains des Ottomans, afin de s'en saisir ensuite eux-mêmes.

Nous ne sommes nullement portés à prétendre que toute tentative de la part de la France ou de l'Angleterre, puisse ou doive empêcher les Grecs de faire tous leurs efforts pour recouvrer leur indépendance; mais ne nous berçons pas du vain espoir que la Grèce une fois délivrée du joug des Turcs, doive nécessairement voir s'établir chez elle une vraie liberté, ou que la destruction de l'empire turc soit un événement que nous devons désirer ou favoriser.

— Un de nos journaux assure positivement qu'à son retour d'Irlande, le roi ira dans le Hanovre, où de grands préparatifs sont déjà faits pour le recevoir; mais il ajoute qu'il faudra nommer auparavant un conseil de régence, pour exercer les fonctions royales pendant l'absence de S. M., comme cela eut lieu lorsque George II alla visiter cet électorat.

— Un des bruits qui circulaient ce matin à la bourse, était que le gouvernement envoie une flotte dans la Méditerranée, et que tous les vaisseaux qui composaient la station désormais inutile de Ste-Hélène, ont ordre de se rendre dans cette mer.

— Sa grâce, le duc de Wellington, est arrivée à Bruxelles le 27, a conféré dès son arrivée avec deux personnages que l'on ne nomme pas, et est repartie.

— Lord Stewart, ambassadeur de S. M. britannique près la cour de Vienne, est arrivé hier à Bruxelles. S. Exc. est descendue hôtel de Wellington.

— La personne dont on a tant parlé, et qui, s'étant présentée au couronnement sous le costume des montagnards écossais, avec un pistolet à la main, fut prise par une grande dame pour un assassin qui voulait attenter aux jours du roi, n'est nullement M. Mac Naughten, ainsi qu'on l'a dit ensuite. C'est un personnage bien autrement important, en un mot c'est le chef des clans de la Haute-Ecosse. Courroucé de la manière dont les journaux ont rendu compte de son aventure, il vient d'écrire aux éditeurs de ces feuilles, pour venger son honneur et celui des montagnards outragés dans sa personne. « J'avais obtenu, dit-il, d'un des *royal-duc*s (un des frères du roi) un billet pour assister avec ma fille au couronnement de S. M. Dans une occasion aussi solennelle, j'ai cru devoir me mettre en grand costume de montagnard, avec une paire de pistolets, qui en fait partie. J'avais fait 200 lieues pour être témoin de cette pompeuse cérémonie, et sous ce même costume et mes pistolets à la ceinture, j'ai eu l'honneur de baiser les mains du roi au grand lever de mercredi dernier. »

L'illustre chef Ecossais raconte ensuite comment, forcé de s'appuyer contre une colonne et de pencher le corps en avant pour voir entrer le champion, il prit dans sa main le pistolet placé à sa ceinture du côté où son corps portait contre la colonne, afin que dans cette situation l'arme ne le meurtrît pas, et quelle conséquence

eut cette action bien naturelle. Il ajoute que lorsque les exclamations de la comtesse d'A... y eurent attiré autour de lui quantité de *gentlemen*, il refusa de se dessaisir de son pistolet et persista obstinément à ne vouloir le livrer qu'à un chevalier grand-croix de l'ordre du Bain, qui ne voulut pas d'abord le recevoir; et qu'enfin, lorsqu'on eut reconnu que son pistolet n'était pas chargé et acquis la certitude qu'il était un noble Ecossais de la première distinction, il fut rejoindre sa fille et demeura tranquille auprès d'elle jusqu'à la fin de la cérémonie. Il termine ainsi sa lettre :

« Telle est, M. l'éditeur, toute l'histoire de l'absurde et ridicule alarme de la noble dame qui m'a fait une scène désagréable. Les pistolets forment une partie aussi essentielle du costume d'un courtisan écossais que l'épée de celui d'un courtisan français, anglais ou allemand, et les pistolets dont je me sers dans les grandes occasions comme celle-ci, ne sont jamais plus souillés de poudre que l'épée des courtisans dont je parle n'est souillée de sang. Il n'y a que la plus grossière ignorance du caractère et du costume des montagnards qui a pu faire imaginer qu'un assassin se trouvait caché sous ce costume. Quant à la crainte chimérique de lady A., y pour les de S. M., permettez-moi de dire que Georges IV n'a pas dans tous ses domaines de plus fidèles sujets que les montagnards, et qu'aucun des individus qui ont assisté au couronnement de S. M. ne verserait d'aussi bon cœur le plus pur de son sang pour ce prince que votre très-humble serviteur, non pas Mac Naughten, mais *ARD-FLATH SIOL-CHEIM MACMHOC ALASPAIR*, ce que vous pouvez traduire par : *Le colonel Ronaldson Macdonell de Glengarry et Clanronald*.

Nota. Le colonel Macdonell, autrement nommé *Ard-Flath Siol-Cheim MacMhoc Alaister*, est probablement le même dont M. Charles Dupin a fait mention dans la première relation de ses voyages dans la Grande-Bretagne, comme ayant fait ériger dernièrement, dans la vallée de Glengarry, l'épouvantable monument connu en Ecosse sous le nom de *Fontaine des sept têtes*. Ce monument a la forme d'une pyramide tronquée : au sommet sont rangées circulairement sept têtes dont la physionomie est rendue hideuse par l'expression des souffrances de la mort; leurs chevaux, réunis en une seule touffe sont empoignés par une énorme main, qui tient un glaive dégoûtant de sang. Les faces de la pyramide contiennent en quatre langues différentes, le récit succinct de l'événement dont ce monument consacre le souvenir, et un pompeux éloge de la promptitude et de l'inexorabilité de la justice féodale. Voici en peu de mots ce que la tradition rapporte : Dans le 14.^e ou 15.^e siècle, une famille entière du clan des Macdonell ayant été assassinée, le chef du clan ordonna de poursuivre les trois assassins, de les mettre à mort et de lui apporter leurs têtes. On les trouva dans une caverne au nombre de sept; on les tua, on leur coupa la tête; et après que ces têtes eurent été lavées dans la fontaine sur laquelle le monument est élevé, on alla les déposer aux pieds du chef qui les avaient demandées. M. Dupin témoigna une juste indignation en voyant un colonel anglais, un officier supérieur de l'armée d'un peuple libre ériger, en 1812, un monument destiné à perpétuer la mémoire d'un de ces actes quelquefois justes, mais toujours arbitraires et cruels qui souillèrent les annales des peuples de l'Europe au moyen âge.

— Sir MacGrégor est arrivé de Sainte-Marthe à Dublin.
— Les yachts royaux qui doivent porter S. M. en Irlande et Escadre qui doit l'accompagner sont prêts à appareiller. On croit que le roi s'embarquera au premier jour à Portsmouth.

— On écrit de Sainte-Hélène, le 23 mai : Une partie du 66.^e régiment, sous le commandement du colonel Nichol, s'est embarqué à bord du Camel, avec le maréchal et madame Bertrand, le comte de Montholon et toutes les personnes qui composaient la famille et la suite de Bonaparte. Ce bâtiment mettra à la voile le 28 pour Portsmouth. Le reste du 66.^e sera embarqué à bord de l'Abondance qui mettra à la voile le 7 ou le 8 juin. La mort de Bonaparte a produit un grand changement dans cette île sous les rapports militaires et commerciaux.

Hanovre, 19 juillet. — On a reçu ici la nouvelle que S. M. le roi arrivera en cette résidence royale vers la fin du mois de septembre prochain. Les embellissemens se continuent dans tous les quartiers de la ville. Un camp de plaisance sera établi dans nos environs. — La session des deux chambres de nos états est prorogée pour l'hiver prochain, après avoir terminé les travaux importants de finances, dont elles étaient chargées. — Le déficit dans les recettes a beaucoup occupé cette assemblée. Il faut absolument qu'il soit couvert, et, pour y parvenir, on a décrété, dit-on, une contribution personnelle et une taxe d'industrie. Nous ne farderons pas à recevoir des détails circonstanciés à ce sujet.

ESPAGNE.

Suite de l'article d'hier.

J'ose vous répéter ce que je vous ai déjà marqué si souvent, c'est-à-dire que difficilement on pourrait prévoir les événemens futurs de la Péninsule, d'après la situation actuelle de ce pays.

Si nous ajoutons foi au rapport d'un voyageur impartial français, assez connu par son adhésion aux principes monarchiques, on est plus que surpris en Espagne de la mauvaise opinion qu'on s'est formée en France sur l'état de la révolution de ce pays. La tranquillité dont on jouit à Madrid et dans toutes les provinces, est incontestable; et concevoir des craintes sur les sociétés populaires, auxquelles notre voyageur assistait très-souvent, c'est, dit-il, ne

pas connaître le pays, et encore moins les nationaux, car, si des scènes tumultueuses ont eu lieu à Madrid, on ne doit l'attribuer qu'à la faiblesse et la tolérance des autorités.

Au premier abord, un étranger qui entrerait dans le club de la Fontaine d'Or, en concevrait les plus vives allarmes, vu le désordre et l'impudence des concurrens, mais comme je vous l'ai déjà annoncé précédemment, le gouvernement a tous les moyens nécessaires pour réprimer ou supprimer ces réunions que l'on ne croit pas dangereuses pour le moment; et s'il ne l'a pas fait jusqu'à présent, c'est parce que ces turbulens, maintenant réunis, seraient plus redoutables si on les dispersait. Au reste la situation même de Madrid dépourvue absolument des faubourgs populeux, ses environs déserts ne permettraient pas de grossir une réunion quelconque dans cette capitale; de là la facilité de contenir dans une circonstance pareille, le peuple *Madrileno*, qui, jadis plus décidé et bien plus acharné contre les Français, succomba à quelques charges de cavalerie de l'armée de Murat. Or, que dirons-nous si nous ajoutons que la majorité de l'armée espagnole, notamment la garnison de Madrid, sont compromises dans la révolution et décidées à soutenir les ministres et les cortès, les seuls qui gouvernent en Espagne; car quant au roi. . . . Cependant notre voyageur ne nous cache point que jamais le despotisme et l'arbitraire ont régné dans une nation avec autant de violence qu'en Espagne, à Madrid surtout, où un grand nombre de citoyens paisibles gémissent sous le joug de ce club, dont chaque membre est un dénonciateur, ou l'ennemi le plus acharné de tous ceux qui ne suivent pas le torrent de ce qu'ils appellent *liberté*, et que nous qualifierions mieux de *licence*.

Il ne s'écoule pas un jour sans que le bureau du ministère-d'état ne reçoive quelque rapport inquisitorial de la Fontaine-d'Or: cet esprit de persécution et de vengeance se propage journellement dans les provinces; nous en trouvons cent preuves, et ce qui vient d'arriver à don Félix Herrers, gouverneur ecclésiastique du diocèse d'Alicante, ne laisse plus aucun doute sur la fatale influence des clubistes.

Cette scène qui nous reproduit l'assassinat de l'infortuné Vinue sa nous donne une idée juste de la prétendue liberté que nous voyons proclamer journellement par les écrivains libéraux.

D'un autre côté, si nous jetons un coup d'œil sur la situation de l'Espagne, sous le rapport des finances, et l'impossibilité où elle va se trouver de faire face à ses dépenses immenses, notamment à celles de l'armée, nous pourrions craindre une crise à l'avenir. Le désordre dans l'administration et le peu d'espoir qu'on doit se promettre dès long-tems dans son amélioration, sont les causes principales qui pourraient occasionner des troubles sérieux dans la Péninsule. A l'appui de cette assertion, je copie à continuation deux articles, l'un de *l'Espectador*, et l'autre du *Miscelanca*. Voici comme le premier s'explique dans son n.^o 100, sous la date du 23 juillet, article de *Valence*, 17 juillet :

« Malgré les réclamations continuelles faites au gouvernement pour couvrir le déficit de cette trésorerie, nous n'en sommes pas plus avancés. Le manque de fonds est tel que le corps des invalides a été forcé de jeûner hier, et si les autres régimens de la garnison ont eu des vivres aujourd'hui, c'est parce que plusieurs particuliers ont prêté quelque argent pour leur faire la gamelle et éviter un scandale.

» On ne pouvait pas adopter des armes plus puissantes contre le système qu'en refusant la subsistance journalière à nos braves militaires. »

La *Miscelanca* du 23, article de Madrid, annonce de son côté ce qui suit :

Les chefs et officiers attachés à l'état-major de Grenade ont adressé une représentation au roi sur le manque de payement de leur solde. Le contenu de cette pièce ne peut qu'intéresser les amis de l'humanité : l'auteur a dû connaître nécessairement le malheur, puisqu'il le peint avec tant de vérité, et qu'il intéresse les lecteurs en sa faveur d'une manière irrésistible. S'ils voyaient (dit-il en parlant de ceux qui administrent les finances nationales), s'ils voyaient le triste asile des individus dans de l'état-major; s'ils voyaient lutter l'honneur avec la misère; s'ils écoutaient les plaintes douloureuses des familles désolées; s'ils entendaient les cris déchirans des enfans abandonnés; s'ils voyaient leur nudité et leur misère, ils rempliraient avec plus d'efficacité les ordres qui émanent de la justice du gouvernement.

(La suite à demain)

EFFETS PUBLICS. — Bourse de Paris, du 2 août 1821

Cinq pour cent cons. j. du 22 Mars 1821. — 86 f. 30 c. 45 c. 40 c. 45 c. 86 f. 40 c. 35 c. 40 c.

Reconn. de liq. au p. j. du 22 mars 1821. — 97 f. 50 c. 60 c. 55 c. 60 c. 97 f. 70 c. 65 c.

Act. de la Banque de Fr. J. du 1. er janvier 1821. — 1527 f. 50 c. 1530 f.

Bourse du 3.

Cinq pour cent cons. j. du 22 mars 1821. — 86 f. 5 c. 10 c. 15 c. 20 c. 15 c.

Recon. de liq. au p. j. du 22 mars 1821. — 97 f. 50 c. 80 c. 65 c. 60 c.

Act. de la Banque de Fr. J. 1. er janvier 1821. — 1527 f. 50 c. 1530 f.

